

Lettres québécoises
La revue de l'actualité littéraire



***Le Sang du Souvenir* de Jacques Brossard**

André Vanasse

Numéro 6, avril-mai 1977

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/40411ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Éditions Jumonville

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Vanasse, A. (1977). Compte rendu de [*Le Sang du Souvenir* de Jacques Brossard]. *Lettres québécoises*, (6), 8–9.

Les nouvelles voix romanesques

Le Sang du Souvenir

de Jacques Brossard

Au moment où je m'apprête à rédiger cette chronique, je ne peux m'empêcher de penser à Hubert Aquin qui, il y a quelques jours à peine, se donnait la mort. Hier j'étais à l'église Notre Dame de Grâce où on y célébrait une messe à la mémoire d'Hubert: il y avait là un certain nombre de ses amis venus rendre un dernier hommage à celui qu'ils avaient connu à la fois comme homme et écrivain. L'un d'eux disait qu'il ne fallait pas s'étonner de sa mort. On me permettra, malgré son avis, non seulement de m'en étonner mais de m'en attrister moi qui lui avais parlé au téléphone une semaine auparavant et qui devait, selon son expression, «aller prendre un pot» avec lui la semaine même de son décès. Bizarrement j'avais eu l'impression qu'il me fuyait. Depuis la rentrée à l'Uqam, il avait raté tous les rendez-vous que je lui avais fixés et j'avais même insisté auprès de ma secrétaire pour qu'elle attrape Hubert coûte que coûte afin qu'il signe son contrat (comme chargé de cours à l'Uqam) cette semaine. Hubert Aquin avait, au même moment, décidé de rompre son contrat avec la vie. C'était son droit comme c'est le nôtre de nous sentir non seulement tristes mais menacés en tant qu'intellectuels: l'immense «fatigue culturelle» qui a fait éclater Hubert Aquin le 15 mars dernier ne pourrait-elle pas nous effleurer un jour de son aile?

* * *

C'est sans doute en pensant inconsciemment à lui que j'ai choisi de commenter *Le sang du souvenir* (La Presse) de Jacques Brossard. Le titre laisse songeur... D'ailleurs je me suis demandé pourquoi j'avais arrêté mon choix sur ce roman plutôt que sur celui de Geneviève Amyot (*L'absent*

aigu, éd. Quinze) ou celui de Jacques Garneau (*La mornifle*, CLF)? Il est difficile de répondre à cette question d'autant plus que les trois romans auxquels je fais allusion représentent (avec bonheur et chacun à leur façon) l'orientation que prennent les nouveaux romanciers.

Alors que la poésie semble résolument chercher à s'impliquer dans le quotidien (tous les moyens sont bons, l'érotisme vaut tout autant que le politique), le nouveau roman, pour sa part, s'en écarte dangereusement. C'est du moins l'impression que j'en tire depuis plus d'un an à la lecture des romans de René Larche, Dominique Blondeau, Carole Dunlop-Hébert, Yvon Rivard, J. Lafrenière, etc. pour qui l'écriture «blanche», et de préférence déterritorialisée semble la plus naturelle. Nous sommes loin de *Prochain épisode*! Chez les nouveaux romanciers, les allusions au «pays» sont discrètes quand elles ne sont pas inexistantes. Écritures d'autant plus inquiétantes qu'elles sont blanches de sexe! Heureusement que Brossard, Garneau et Amyot sont venus. Ils ont barbouillé un peu le décor et mis quelque violence là où il y en avait si peu.

Pourtant la technique littéraire n'a pas totalement changé. De fait elle se complique encore plus! Jacques Brossard nous entraîne dans le délire de son héros au cours d'un voyage qui va de Kitnagem en Sebitna. Le monde à l'envers quoi? Ne suffit-il pas d'ailleurs de lire par la fin pour comprendre que le voyage partait d'Antibes (= Sébitna) pour se rendre à Mégantic (= C / Kitnagem) ou vice versa!

Jacques Garneau et Geneviève Amyot glissent sur la même pente qui

est celle du délire ou de la dérive des mots. C'est la psychanalyse ou plutôt l'association libre redécouverte après Jung et Freud. Ces textes, on s'en doute bien, ne sont pas sans me procurer un certain plaisir même celui de Geneviève Amyot dont, je dois candidement l'avouer, je n'ai rien compris. *L'absent aigu* se déroule comme une pelote de laine: pas de ponctuation, une phrase sans fin qui s'arrête au bout de son fil, trente-huit petites pelotes qui se suivent et ne se ressemblent pas. Ici et là quelques mots clefs: le fils du pendu, la grande, l'autobus, le champ de blé, Viateur à la cuisse troué, les doigts coupés, les cierges accumulés, le publis et la fascination des poils de toutes sortes, Adam les fils et les filles et le sang qui coule à chaque cycle dans l'attente de quelqu'un ou quelque chose qui ne vient pas... ou du fils du pendu qui (il y a déjà longtemps de ça) est heureusement venu.

La mornifle de Jacques Garneau est d'une autre facture. Le texte est plus logique du moins au niveau de la phrase ce qui n'empêche nullement Garneau de basculer dans le rêve et de nous y précipiter avec lui. Mais ici au moins nous sommes sûrs du décor (Ste-Rosalie) et des personnages qu'ils soient de rêve ou pas (Jonas, La mornifle, Geneviève etc.).

De ces trois romans, je ne peux m'empêcher de revenir à celui de Jacques Brossard parce que c'est celui qui m'a le plus fasciné même s'il est tout aussi difficile d'accès que les deux autres. En fait il s'agit d'une série de textes écrits par Jean B... avant sa mort survenue à l'hôpital psychiatrique Jean Prévost. Tous les textes parlent (sans nécessairement qu'elle en soit le personnage principal) de Kiara B... supposément cousine et femme du narrateur. Compte tenu de «l'état» du narrateur, il nous est impossible de savoir si ce qu'il dit est vrai (en partie ou en tout) ou tout simplement le fruit de son délire.

En fait si l'on exclut le «Pré-texte» et le «post-tête» (il s'agit des lettres des avocats et des médecins envoyées à Kiara B... mais demeurées sans réponse) le livre de Jacques Brossard est composé de six textes tout aussi étranges les uns que les

autres (1. Le voyage de Kitnagem en Sébitna; 2. la restauration; 3. les cases; 4. le buste d'Élisabeth; 5. le cabanon; 6. la rencontre).

Parmi ceux-ci deux me paraissent tout à fait exceptionnels: «la restauration» est «Le buste d'Élisabeth». Dans les deux cas il s'agit de récits invraisemblables mais absolument fascinants.

Dans «la restauration», Jean B. le narrateur recule dans le temps pour se rappeler un souvenir de son enfance:

J'avais alors treize ans, je crois l'avoir dit, et Chiara en avait huit: notre appétit à tous les deux était bien meilleur qu'aujourd'hui! Quant à moi, j'adorais ma cousine. Dieu merci, mon oncle Octave, son père adoptif, travaillait trop: veuf depuis trois ou quatre ans, il avait dû nous la confier — je veux dire: la confier à mes parents. C'était la première fois qu'ils trouvaient les moyens de nous emmener avec eux sans avoir à payer leur voyage à coup de conférences et de congrès. (Mon père était traducteur et ma mère professeur d'histoire de l'art — mais leur voyage avait une fin politique dont j'ignorais tout. Nous devions leur servir d'alibi. (p. 60)

Chiara (ou Kiara) et le narrateur se retrouvent donc dans une ville inconnue (nous saurons à la fin du récit qu'il s'agit de Florence) où après avoir marché toute la journée ils décident de faire halte et de dîner au fameux restaurant Desdémone mais le père, inquiet de ne pas voir sa femme revenir (elle est allée chercher un livre), part à sa recherche laissant les deux enfants seuls dans le restaurant.

C'est dans ce lieu très cosmopolite (il y a des Italiens, des Français, des Autrichiens, des Espagnols, des Allemands etc.) que Jean et Chiara vont assister au spectacle le plus étrange qu'il leur aura été donné de voir. Dans cet espace clos, l'un et l'autre seront les spectateurs d'un étonnant dîner. L'atmosphère se réchauffera au rythme des verres de vin ingurgités: il y aura d'abord un discours à l'emporte-pièce de la part d'un aristocrate socialiste puis ici et là des gri-

voiseries lancées par les serveurs et le maître d'hôtel, grivoiseries de plus en plus choquantes qui entraîneront progressivement l'ensemble des convives dans un moment de défolement collectif et de violence inouïe:

Des convives réagissent enfin, tout le monde crie, on s'injurie, on se bouscule, on se frappe au visage: Finita la commédia! Mario Knockoute Franco qui se refend le crâne sur une table, Chiara s'éveille en sursaut et se colle sur moi, — je ne me souviens pas très bien, — mais il y a du sang partout dans la salle, sur les nappes, sur les planchers, sur les murs, — du sang, de la sauce à la viande, de l'urine et des excréments. (p. 87)



Finalement c'est par le meurtre de tous les convives que le dîner se terminera. Une grande bouffe giclante suivie d'ailleurs d'une autre puisque de jeunes ouvriers et ouvrières, tous de métiers différents, vont tout nettoyer et refaire la fête de la même façon que les aristocrates l'avaient faite et avec le même sinistre résultat... L'éternel recommencement... et le texte qui se termine bizarrement comme suit:

Et pourtant, Chiara, nous nous sommes mariés, — j'ai fait de toi ma femme, tu m'as bien voulu pour mari. Malgré notre nuit à Florence, dans la joie et la douleur, nous avons répété les mêmes gestes que nos parents, que nos aînés, que nos ancêtres, — les gestes purs et brûlants du désir, de la peur, de l'amour, — les beaux gestes éternels du souvenir et de l'espoir. (p. 96)

Le deuxième texte, «le buste d'Élisabeth», est tout à fait différent mais provoque à la fin le même effet surprise. Pierre D., amoureux fou de sa

femme Élisabeth qui l'a quitté mais dont il croit être veuf (elle serait, selon lui, morte dans un accident d'avion) a invité Jean B. et Chiara de même que Jacques S. et sa maîtresse à venir passer la journée dans sa maison de banlieue. En fait l'invitation a pour unique but de leur faire admirer le buste d'Élisabeth dont «La ressemblance (est) si hallucinante! En vérité, elle (est) si stupéfiante» que Jean B. en demeure saisi d'effroi. À juste titre d'ailleurs puisque ce buste, qui intrigue si violemment le narrateur et les autres invités, ce buste que le mari regarde avec tant d'amour... est celui-là même d'Élisabeth! Pierre D., dans un moment de folie, a découpé la tête du corps de sa femme pour en faire cette oeuvre d'art si ressemblante! Moment de folie ou de lucidité démoniaque? La question reste entière après le suicide de Pierre D.. Élisabeth n'a-t-elle pas mérité le traitement qui lui revenait de droit elle qui, selon son mari, était essentiellement une cérébrale?

«Dès les premiers jours de notre mariage, j'ai dû m'en rendre compte: elle vivait dans un autre univers que le nôtre. Je l'étreignais en vain. Je la secouais en vain. Je la suppliais en vain. Son corps se raidissait entre mes bras. Elle aimait trop ma belle âme, voyez-vous, pour m'abandonner son corps misérable, son corps pitoyable, son corps exécrationnel... En 1964! On se croirait au moyen âge!» Il recommença à arpenter le salon. «Pas question de venir à moi, — pas question de me sauver en ce monde. Ce beau monde éphémère... Très bien, elle a fini par gagner, c'était à moi de la rejoindre; et j'en suis venu, peu à peu, à ne plus aimer que son visage. Le petit saint malgré soi, comme dans nos romans d'enfance!» Mais il ne ricanait plus. Sa voix devenait un murmure, nous avions peine à l'entendre. (p. 152)

C'est à partir de cette logique démoniaque que s'organisent les récits de Jacques Brossard. C'est donc un roman difficile à lire, du moins au début, mais qui nous entraîne, si on s'y laisse prendre, dans un univers hallucinant et fantastique.

André Vanasse